

COMPRENDRE LA POÉSIE ET PRÉSERVER LE LANGAGE

I

Cher Bob Riemen, je prends connaissance du thème de réflexion que vous proposez à des personnes qui ont vieilli : ce qu'elles espèrent des temps à venir ou en craignent, du point de vue notamment de ce que la postérité fera d'elles ou de ce qu'elles-mêmes désirent lui donner à considérer, ou à ne pas oublier. Et je me sens prêt à vous répondre, parce que la postérité, pour qui se soucie de la poésie, c'est l'ouverture de ce que garde fermé, tant qu'un écrivain est vivant, le simple fait de son existence. Si cet écrivain intéresse encore, c'est seulement à sa mort qu'on pourra pénétrer dans le secret de sa vie, percevoir la forme d'ensemble dans son œuvre, en bref – quel paradoxe ! – le rencontrer en sa vraie présence et comme parler avec lui. Or cet échange entre l'auteur et le lecteur est le grand désir

du premier, quand c'est la poésie qui le préoccupe. Le rapport à l'autre est l'essence même de la création poétique.

Ce que je dis là va surprendre, et on m'objectera bien des œuvres. S'il n'est pas douteux que d'Homère à Virgile, de la *Chanson de Roland* au surréalisme, de grands poètes se sont souvent montrés soucieux de la société, et ont volontairement contribué à la recherche philosophique ou morale de celle-ci, c'est un fait aussi que la poésie, quand elle n'est pas simple rhétorique, est d'abord une écriture, autrement dit un travail sur les mots qui ne sait pas où il va ni ne doit vouloir le savoir, étant pour une grande part dirigé par des pensées et des représentations inconscientes. Ce qui compte, dans ce travail, c'est de transgresser les significations uniquement conceptuelles qu'ont les mots dans l'emploi courant, afin de faire apparaître à l'horizon de ceux-ci non plus une idée des choses du monde mais l'expérience directe de la pleine présence de cette réalité dans de grands moments de nos vies. Les poètes veulent que les mots aient « un sens plus pur », en tout cas plus plein, plus ouvert à ce qu'on appelle leur référent par opposition aux signifiés innombrables qui prennent appui sur eux. Et c'est assurément se donner un but que beaucoup dans la société ne conçoivent pas, et

prendre le risque d'être rejeté ou même maudit par celle-ci, comme Mallarmé estime, dans son célèbre sonnet, que ce fut le cas pour Edgar Poe. Poe a bravé l'incompréhension, accepté la solitude. Et la liste serait longue des poètes qui semblent avoir vécu de même façon.

Mais pensons maintenant à l'expérience mystique et demandons-nous pourquoi il nous paraît naturel de la distinguer du projet de la poésie. À première vue, poésie et mystique semblent partager la même intuition. Comme l'indique la visée transconceptuelle que j'évoquais à l'instant, le poète lui aussi veut participer de l'unité – la « ténébreuse et profonde unité », comme a écrit Baudelaire – qu'il aperçoit sous les phénomènes de la réalité empirique. Lui aussi se détourne des représentations que donnent de ceux-ci la pensée qu'on peut dénommer analytique, celle qui cherche à en dégager les lois dans l'espace et le temps de la matière et les prend de ce fait par ce qu'on peut estimer leur simple dehors.

Mais qui aurait pour autant l'idée d'assimiler l'une à l'autre les façons d'être de même un poète imprégné de mysticité, comme Keats écrivant *l'Ode au rossignol*, et d'un mystique même désireux de noter par écrit ce qu'il éprouve, Jean de la

Croix par exemple ? Le mystique n'a qu'un désir, accentuer toujours plus dans sa conscience de ce qui est la dissipation des formulations et pensées qui constituent le monde comme l'a construit le langage, et avec cet effacement c'est aussi le rapport aux autres êtres qui prend fin, puisque ce rapport ne peut s'établir que par le truchement des mots et des représentations que les mots permettent. Jean de la Croix n'a plus recours qu'à quelques vocables, ultimes traces de la diversité que présente à nos yeux le lieu terrestre, quand il se porte à l'orée de la « nuit obscure ». Tout à l'opposé de cela le poème de Keats. Même sous le signe de cette voix qui chante aux limites d'un autre monde, nombreuses sont dans son ode les évocations de ce monde-ci et des êtres qui y vivent et lui sont chers.

Le poète prend la même voie abrupte que le mystique, mais il ne veut pas la prendre seul. Et la raison de ce choix – de ce retour vers le monde extériorisé par les mots au moment même où il cherche au-delà des représentations ordinaires est très claire, et peut d'ailleurs être considérée comme, à l'égard de la mystique, une objection radicale. Cette objection ? Il ne peut y avoir d'expérience pleine de l'immédiateté, de l'unité, si des êtres, dans la société, par exemple, continuent d'être

appréhendés au moyen des catégories conceptuelles de la pensée ordinaire, et il faut donc savoir rejoindre ces autres dans leur rapport le plus immédiat à eux-mêmes, disons en leur finitude : or, cela ne peut s’accomplir qu’en pensant à eux au moyen de mots, de mots gardés actifs pour cette sorte d’échange. L’Un ne se laissera entrevoir qu’au terme d’une recherche où aura été approfondi, simultanément, et nécessairement par une parole, le rapport du poète aux autres personnes. Et comme son épiphanie ne peut jamais, à vrai dire, se manifester pleinement, comme elle est pour l’être parlant, voué à la pensée, quelque chose d’inachevable, il faut donc gérer cet inachevable là même où on le constate, autrement dit dans la société, et dans une parole qui ne pourra que durer sans fin. La poésie, c’est de demander à autrui de se souvenir de l’Un autant qu’on le fait soi-même, c’est d’explorer les façons dont on peut partager avec lui cette expérience, et c’est donc autant un emploi des mots qu’une transgression de leurs limitations conceptuelles.

La poésie est ce choix, d’une expérience de l’Un gardée au sein du langage. Et voilà qui ne facilite rien, car dans ce recours aux mots les représentations illusives, les rêves, se maintiennent, qui troublent et ralentissent la perception de la réalité au-delà, celle

qu'on peut nommer « l'indéfaite ». Mais l'activité qui résulte de cette décision des poètes y gagne, en revanche, une dimension nouvelle : la possibilité de reconnaître et d'exprimer une vérité. En parlant à ses proches, à ses semblables, le poète s'enchaîne, certes, aux illusions, aux chimères, mais s'il sait prendre au sérieux celles des autres, il prendra conscience des siennes, et ce sera accéder à une lucidité nouvelle, dont il pourra faire bénéficier la réflexion de chacun, ce qui débarrassera le langage de beaucoup de ses vieux mensonges. Que fait la poésie ? Donne-t-elle aux mots un « sens plus pur » parce que dans leur écoute elle ferait davantage paraître la pleine présence des choses ? Oui, mais c'est aussi parce qu'elle y fait disparaître beaucoup des illusions, des fantômes, des mensonges qui grèvent dans la société comme elle est le rapport du moi et de l'autre.

En bref, par son souvenir du rapport à cet autre au sein même de sa recherche de la présence la poésie est une régénération de la langue. Dans un poème authentique, il ne faut pas s'arrêter à l'expression d'un sentiment ou d'une pensée, bien que ceux-ci y soient présents, nécessairement, mais reconnaître l'intensité, la vivacité, que les mots y ont retrouvées, au profit d'une parole à venir.